

Chaudet Pierre, quartier-maître mécanicien, de Saligey-Dampierre (Allier).
La Floch Pierre-Louis, quartier-maître mécanicien, de Plomharnel (Morbihan).
Messe Jean-Louis, deuxième maître-mécanicien-torpilleur, de Lorient.
Euet Hilaire, matelot-torpilleur, breveté de Barbenne-Bayon (Calvados).
Ces corps ont été enlevés du poste des moteurs électriques.
Les survivants ont été retirés du poste des maîtres :
Gachet, quartier-maître mécanicien, habitant Calais. Sa femme est sur le point de devenir mère.
Appréz Yves, quartier-maître mécanicien, de Saint-Marc (Finistère).
Henry Abel-François, quartier-maître mécanicien de Paimpol, habitant Calais.

« Vous avez bien mérité de la Patrie ! »
dit aux sauveteurs M. Chéron

Sur le pont de la « Girafe » M. Chéron réunit autour de lui tous ceux qui ont pris part aux travaux dont l'issue vient de se sceller heureusement.

En mots émus il leur dit quelle admiration véritable est suscitée par toute la France leur tenacité et leur inlassable dévouement.

Il félicite M. le vice-amiral Bellin, le commandant Amet, MM. les docteurs Savidan et Myrqued, tous les collaborateurs de l'œuvre enfin menée à bien, les officiers, les officiers marins, les équipages, les infirmiers.

« Là-bas, dans le pays breton, les mères, les veuves, les enfants pourront, grâce à vous, aller pleurer sur des tombes où votre vaillant effort aura permis de coucher ceux qui la mer menaçait de garder à jamais. Mes enfants, vous avez bien mérité de la patrie ! »

Cette allocution vibrante, dans le décor tout imprégné encore de luttes victorieuses livrées par ces héros du courage contre la fatalité produisit une impression des plus émouvantes.

On vit des larmes, en des coins de pupières, scintiller sur le hâle des matelots...
Un télégramme au ministre :
« Amiral, vos ordres sont exécutés »

M. Chéron télégraphie bientôt à M. l'amiral Boué de Laperrière, ministre de la marine, la dépêche suivante :
« Amiral vos ordres sont exécutés ! Vos braves marins après vingt-six jours d'effort gigantesques ont arraché à l'épave du *Pluviose* les corps des vingt-neuf héros que le vent marin, le reposant maintenant plus doucement dans le *Neufcru* rictoria. J'ai réuni les courageux sauveteurs et leur ai dit en votre nom qu'ils avaient bien mérité de la patrie. »

Henry Chéron.

Une messe basse où pleurent les mères, les veuves

Huit heures et demie. Pendant qu'on visite la base dans le hangar funéraire les huit derniers cercueils emplit ce matin une messe basse demandée par les familles est dite par l'archiprêtre de Notre-Dame dans la chapelle ardente installée à l'Entrepôt des morts.

M. Chéron y assiste, entouré de MM. le vice-amiral Bellin, le lieutenant de vaisseau son officier d'ordonnance d'Ambrères, le commandant Amet, l'ingénieur Simonot, docteur, commandant de *Bouvia*, le médecin principal Bonain, les médecins de 2e classe Savidan, Myrqued, le commandant de Lartigue, commandant la station des sous-marins ; Lagrené, commandant de l'Escadron de la *Blanchette* de vaisseau Cherdal, les enseignes Maucou et Favier.

Les familles sont là, en groupe noir, une cinquantaine de personnes, les parents, les frères, les sœurs, les amis, les amis de bien appartenant, comme le défunt, à l'armée réformée de France, assistant à cette cérémonie.

C'est très simple, très simple. Dans le fond de la nef, au-dessous de la table, les cercueils sont disposés en deux rangs, les cercueils des mères, les cercueils des veuves, les cercueils des enfants, les cercueils des frères, les cercueils des sœurs, les cercueils des amis, les cercueils des amis de bien appartenant, comme le défunt, à l'armée réformée de France, assistant à cette cérémonie.

Quand la messe basse est dite, vers neuf heures ; quand la chapelle ardente est livrée à un nouveau service des pompes funéraires, on amène sur des fourgons les huit derniers cercueils.

M. Chéron a suivi, tête nue, ce petit cortège. Une compagnie d'infanterie a rendu les honneurs.

La chapelle ardente a désormais tout l'équipage du *Pluviose* et pendant que les derniers, discrets, furtifs, disposent couronnes et draperies, un second maître de marine vient devant un des cercueils où on a rapporté les derniers. Il s'agenouille et le voile dans l'ombre cache à voix basse à celui qui ne l'entend plus.

Et ce qu'il lui dit là, tout bas, dans un moment d'hallucination désespérée, à ce ce-

marade des bons jours, cela doit être les phrases les plus profondes, les cruellement belles que l'on prononcera ici.

Aujourd'hui les funérailles

C'est donc aujourd'hui que seront rendus à leurs familles, après la cérémonie officielle qui sera une des plus grandioses qui aient eu lieu en pareille occasion, les corps de ceux que le *malheur* a enlevés à la guerre et encore sacrifiés à la nation.

Hennion, directeur de la société générale de Boulogne ; de M. Trépoat, préfet du Pas-de-Calais ; de M. Rischmann, sous-préfet de Boulogne ; du citoyen Salembier, maire de Calais, a fait une répétition du cortège funéraire, cet après-midi à deux heures.

La voiture présidentielle, arrivée du matin — ayant reçu en route un léger accro à son panneau arrière — conduite par des artilleurs sous la direction du piqueur présidentiel M. Trochu, fit le trajet de la gare aux maîtres de la mer à l'église Notre-Dame, et de là à la Halle aux Sucres, où auront lieu les discours et la remise des corps aux familles.

Tout a été très bien. Les mesures d'ordre prises ont été rigoureuses par M. Hennion. On a vu que lorsque M. le président de la République se déplaça, les mesures spéciales sont prises pour sa sécurité. Le public sera donc « révérentement maintenu » par un cordon épais de troupes renforcé de gendarmes.

On ne commencera à installer les baraques que vers midi. Seules de rares personnes munies de coupe-feu pourront franchir la rue Royale sera complètement condamnée à l'heure où le cortège passera. S'y rendre fera donc sagement en arrivant tôt.

Il y aura une affluente énorme de monde. Les hôtels n'ont plus une chambre disponible et on les paie des prix considérables. Il ne sera pas arrivé par la gare à l'heure où les cercueils restent jusqu'à demain matin. Alors on les transportera à la mairie, où toute la nuit on travaillera à parachever la décoration, qui sera des plus impressionnantes.

La municipalité de Calais a voulu soigner tout particulièrement l'aspect grandiose de la décoration funéraire de la cité.

Tout à l'heure, en sortant de l'église Notre-Dame, où les « officiels » réglèrent les derniers détails du cérémonial, le citoyen Salembier me disait :

« — Il n'y a plus, en cette circonstance, à l'hôtel de ville de Calais, les hommes politiques. Il y a des citoyens de tous les pays, des citoyens de tous les rangs, des citoyens de toutes les classes, et nous ferons tout pour prouver que mercredi Calais sait seulement ce qu'elle porte le deuil de la France ! »

ALEX WILL.

Conseil des Ministres

Paris, 21 juin. — Le conseil des ministres s'est réuni mardi matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré.

M. Rieu, ministre de l'Agriculture, soumettait, nécessitant pas à la distribution.

LES VICTIMES DES OBLAGES
M. Briand a fait connaître les renseignements qui lui sont parvenus sur les effets de la catastrophe sur les populations de la région de certains départements. Une demande de crédits sera déposée par le gouvernement dans le but de distribuer aux victimes des secours d'urgence.

LA CATASTROPHE DE VILLEPREUX
Le ministre des Travaux publics a indiqué les conditions dans lesquelles se poursuit l'enquête ouverte sur les responsabilités engagées dans la catastrophe de Villepreux.

LE SALAIRE DE LA FEMME MARIÉE
Le ministre du Travail a fait signer un décret relatif à l'application de la loi du 13 juillet 1907, relative à la libre disposition du salaire de la femme mariée.

M. Barrère blessé
Rome, 21 juin. — Hier, M. Barrère faisait une promenade à cheval hors de Rome avec le colonel Julien et M. Lapruné ; en sautant un obstacle, l'ambassadeur tomba et fut blessé au front.

La blessure ne présente aucune gravité et sera guérie dans une semaine.

La mission ottomane à Reims
Reims, 21 juin. — Les membres de la mission ottomane, accompagnés par M. Mascaraud, président du comité du commerce et de l'industrie, sont arrivés à Reims ce matin à 11 h. 05, venant de Paris. Ils ont été reçus sur le quai de la gare par le préfet de la Marne et par M. Lenoir, député.

A midi, un banquet leur a été offert par la municipalité à l'hôtel de ville.

Dans l'après-midi, ils ont visité l'école professionnelle, les monuments de la ville, les établissements de l'industrie lainière et les caves de plusieurs maisons de vins de Champagne.

A 5 heures, les membres de la mission se sont rendus au champ d'aviation de Béthune, où plusieurs vols ont été exécutés. Ils sont ensuite retournés à Reims pour assister à 7 heures au soir à un banquet offert par le comité du commerce et de l'industrie.

La mission ottomane quittera Reims à 9 heures pour se rendre à Nancy.

A LA CHAMBRE

Le débat sur la politique générale

Un grand discours de M. Augagneur. — Le député de Lyon, au nom du groupe républicain socialiste se prononce pour le monopole de l'enseignement et pour une hardie politique fiscale.

Paris, 21 juin. — La Chambre a repris mardi après-midi le débat sur la politique générale, avec MM. Deschanel, Augagneur et Turmel (Côte-d'Or).

M. BRISSON, président, ouvre la séance à deux heures un quart.

ON VALIDE MM. NECTOUX ET POUYOU-DUPLESSY
On valide sans débat l'élection de M. Nectoux (Seine).

Et, contrairement à ce que l'on pensait généralement, l'élection de M. Pouyou-Duplessy (Charente), est également validée sans discussion.

M. Turmel
C'est M. TURMEL qui, bénéficiant lui aussi d'un tour de faveur, par le premier, il demande à M. Briand de venir affirmer à la tribune qu'il est décidé à gouverner en s'appuyant exclusivement sur une majorité de gauche.

L'orateur réclame, en autres réformes, l'extension aux ouvriers agricoles de la loi de 1893 sur les accidents du travail. (Applaudissements.)

M. AUGAGNEUR déclare hostile aux théories socialistes concernant la propriété rurale.

M. COMPERE-MOREL — Nous voulons socialiser la grande propriété, mais nous ne voulons nullement porter atteinte à la petite propriété rurale.

M. TURMEL — Ne vous occupez donc pas de la propriété rurale. Dans mon pays il y a des fermiers qui sont plus riches que les propriétaires. (Exclamations.)

En terminant son discours, M. Turmel demande au gouvernement de soumettre à la Chambre dans le plus bref délai possible un projet de réforme judiciaire. (Applaudissements à gauche et extrême-gauche.)

M. AUGAGNEUR succède à M. Turmel.

M. Augagneur à la tribune

M. Augagneur, le leader du nouveau groupe républicain socialiste, monte à la tribune. Son intervention était impatiemment attendue. La chambre l'écoute dans un profond silence. Ses premières paroles sont des paroles d'actualité pour le gouvernement.

M. AUGAGNEUR — Mon groupe n'a aucune intention d'hostilité contre le gouvernement. Comme beaucoup de membres de la gauche, j'ai été quelque peu troublé par la lecture de certains passages de la déclaration ; les applaudissements qui l'avaient accueillie m'avaient fait penser au premier abord que les sympathies gouvernementales étaient distribuées d'une façon peu proportionnée entre les républicains. Mais j'ai vu que vous ont donné mes amis et moi confiance pour l'avenir. (Applaudissements à gauche.)

LA QUESTION SCOLAIRE
En ce qui concerne la question scolaire, j'ai constaté que la déclaration n'admettait pas l'indépendance et le contrôle des parents de famille dans l'école, et qu'il n'avait pas été perdue l'opportunité du monopole de l'enseignement auquel on s'oppose.

M. D'ELISSAGARAY — Où prendrez-vous l'argent ?

M. AUGAGNEUR — Une majorité se formera peut-être demain sur cette question, comme elle s'est formée hier pour la séparation des Églises et de l'État, car l'Église ne désarmera pas et l'État aura besoin d'hommes plus méritants dans l'avenir. (Protestations à droite.) Les républicains d'aujourd'hui, nous sommes fidèles à la tradition républicaine à l'égard de Jules Ferry. (Vifs applaudissements à gauche.)

L'amiral DELAUNAY — La tradition républicaine est la liberté.

M. AUGAGNEUR. Je remercie le Gouvernement d'avoir réservé l'avenir.

M. LEFAS — La question a été posée au pays, le pays s'est prononcé pour la liberté.

LA SITUATION BUDGÉTAIRE
M. AUGAGNEUR. — Qu'il nous soit permis de poser la question financière. La déclaration a été trop brève. Il faut distinguer la situation de la fortune de la France et celle de la fortune de l'État français. La situation de la fortune de la France est bonne ; l'épargne va sans cesse en augmentant ;

LA CATASTROPHE DE VILLEPREUX

LE MÉCANICIEN LEDUC, DU TRAIN TAMPOUR, EST BLESSÉ À LA PRISON DE VERSAILLES.

Versailles, 21 juin. — Le mécanicien Henri Leduc, est parti d'Argentan ce matin à sept heures trente pour Versailles. Il avait pris place dans un compartiment réservé de deuxième classe, sous la conduite de deux gendarmes. Le mécanicien souffrait encore beaucoup de ses blessures. Il s'en est plaint à plusieurs reprises. Il est resté songeur pendant tout le parcours ne parlant qu'à de rares intervalles pour répéter les déclarations que l'on connaît déjà.

Il est arrivé à Versailles à onze heures et demie environ. Il a été conduit immédiatement au palais de justice dans le cabinet de M. Rosenfeld, juge d'instruction, qui n'a pu procéder qu'à un interrogatoire d'identité.

En effet, Leduc, après avoir entendu formuler l'accusation dont il est l'objet d'homologation de l'impudence et de l'incapacité de l'acte, a déclaré qu'il ne parlerait pas avant d'être assisté d'un avocat. Il fera connaître ultérieurement le nom de celui qu'il a choisi.

Leduc a été aussitôt conduit à la maison d'arrêt où il est détenu. Son interrogatoire définitif n'aura pas lieu avant trois jours.

Leduc est né à Yzeulon, dans l'arrondissement d'Aranches, le 9 août 1874. Il a été marié, il a rang de chauffeur et non de mécanicien.

Les voyageurs disparus

On signale la disparition d'une jeune anglaise Mlle Hélène Twobig, gouvernante chez le comte Lambert, qui se trouve actuellement en villégiature à Neauphle-le-Château. Mlle Twobig était venue samedi soir de Wagram pour rendre visite à ses amis. Elle avait pris le train à quatre heures vingt à la gare des Invalides, lorsqu'un employé lui fit remarquer qu'il était probable qu'elle ne prendrait pas le train de Wagram. Depuis lors, on n'a eu aucune nouvelle de la gouvernante anglaise.

Le frère de Mlle Twobig, qui habite Londres, a été révenu télégraphiquement de la disparition de sa sœur.

On croit également qu'une jeune femme, Mlle Béatrice Tellier, rue Edouard-Jaques, se trouve parmi les victimes de la catastrophe. Mlle Tellier, qui est caissière dans un magasin, boulevard Arago, se rendait chez ses amis à la Quercès-Vivantes. On ne l'a pas revue depuis samedi soir.

On signale aussi les disparitions d'un voyageur de commerce, M. Ernest Rosenheim, et de M. Duchercq, marchand de charbon à Druy.

Il faut compter encore au nombre des victimes la femme d'un jardinier de la paix, Mme Riboulet, demeurant 29 rue Jean de Beauvais à Paris.

Mme Riboulet est trouvée dans l'express de Granville ; elle allait voir sa fille, âgée de neuf ans, qui se trouve chez une parente institutrice dans une localité voisine. M. Riboulet n'a reconnu, parmi les débris, aucun objet ayant appartenu à sa femme ; mais il a déclaré qu'il avait vu samedi soir sans nouvelles de cette dernière.

Les cadavres non identifiés

Les six cercueils contenant les restes informes sur lesquels il a été impossible de mettre un nom jusqu'à présent sont toujours exposés dans un hangar transformé en chambre ardente.

Voici la note qui a été communiquée par le parquet de Versailles concernant ces cadavres anonymes, calcinés, broyés, et qu'il sera bien difficile d'identifier à leur seul aspect.

Cercueil numéro 1. — Débris supérieur d'un corps humain, morceau de chemise d'homme auquel est adhérent un bouton en métal jaune.

Cercueil numéro 2. — Partie droite d'une chemise et une partie de la colonne vertébrale tronc carbonisé.

Une petite chaîne en or de cinq centimètres.

Cercueil numéro 6. — Un buste de femme coupé à hauteur des cuisses, chemise carbonisée, col tressé ; une alliance en or et une bague marquée avec pierres et jais ; bretelles rayées, pantalon blanc de femme.

Cercueil numéro 9. — Un buste carbonisé d'une femme. Débris de corset.

Cercueil numéro 10. — Un buste carbonisé de femme. Débris de corset et de lingerie.

Cercueil numéro 14. — Fragments de tronc de crâne et de colonne vertébrale. Impossible de déterminer le sexe.

Les obsèques des victimes

Derrière le corbillard, portant les deux cercueils, marchent les fleurs et les couronnes. On remarque M. Durand, chef du cabinet de M. Briand, représentant le président du conseil, les représentants du ministre des travaux publics et du préfet de police et de nombreuses personnalités parisiennes.

On remarque dans l'affection, et Violetta, nature ardente, élevée dans la solitude, et croyait moins encore que tout autre enfant. D'ailleurs n'avait-elle point été gâtée au delà de la vrassemblance par ces trois êtres qui, depuis sept ans, ne vivaient qu'en elle et que pour elle ?

Ce fut dans cette vie, comme encore si loin des contacts de la vie, comme une sensation de trahison !

Violetta avait hérité du tempérament surmené de son père, emporté par un orgueil tendu à l'exercice, vibrant au moindre choc des faits, et une santé délabrée qui avaient seuls consolidés l'air suave de la côte bretonne et la bonne vie paysanne à laquelle on l'avait habituée.

On ne résidait pas entre ces deux forces, la mer et la forêt, sans leur prendre quelque chose de leur vitalité débordante de sève et de renouveau.

Son âme restait crédule, ouverte, fidèle, incapable de nuances, sourde aux compromis.

Les mots pour elle valaient des faits ; elle tabillait sur une promesse comme sur un événement déjà accompli. L'idée du mensonge ne lui était jamais venue. Elle en rêvait. L'extrême bonheur développait l'innocence et la douleur seule pousse les pommes amères de l'expérience. Une conversation entre Violetta et l'oncle Camille eût fait rire des anges, tant les philosophies, dont elle étiquait, étaient initiales et limpides.

A suivre.

FEUILLETON DU 22 JUIN. — N. 4

LA VIERGE

Par Emile BERGERAT

Six ans après la mort de Jean de Razbel et par conséquent trois ans après l'installation d'Amélie et de sa fille dans la maison du Bonheur, il se trouvait un soir et l'enfant, rencontré dans les ruines du Guildo un touriste, homme de haute taille, de grande distinction, dont la tristesse les avait d'abord frappés.

Par un phénomène d'instinct, encore inconcevable, la petite Violetta, était allée se planter droit devant l'étranger et lui avait tiré une si belle révérence que le visage de celui-ci s'était éclairé d'un sourire.

Il avait soulevé l'enfant entre ses bras et il l'avait embrassée. Puis s'apercevant le coup de l'erreur de tact qu'il avait irrémédiablement commise, il s'était dirigé vers la mère, et lui avait présenté ses excuses :

— Pardonnez-moi, madame, j'adore les enfants et je n'en ai pas. En outre, votre fillelette ressemble tellement à un pasteur que j'ai de ma propre mère, quand elle avait six ans, qu'il m'a semblé que c'était elle qui m'apparaissait dans une vision d'émotion que l'oncle Camille, aussi bon être qu'il était bête, lui avait serré la main.

Pourquoi ? Il en était encore, au bout de dix années, tout ébloui de cette rencontre au Guildo et de la mauvaise éducation de Violetta.

« J'avais une idée aussi d'une morveuse qui se fait de sorte à la tête des gens ! C'était un joli présage pour l'avenir ! »

Entamée sur ces prémices d'affinités mystérieuses, la connaissance n'avait pas été longue à se former, et pendant toute la journée, l'enfant, déjà despote, s'était emparée de son nouvel ami.

Une grande partie de cache-cache, à laquelle l'oncle Camille s'était mêlé, s'organisa dans les ruines, entre les rideaux de lierre, aux coins des murs croquants, tandis que la jeune mère assise sur une pierre moussue, écoutait battre son cœur et interrogeait le trouble délicieux qui l'envahissait devant ce tableau.

Mais ce fut bien autre chose encore lorsque l'on en vint à apprendre que l'étranger s'appelait Conrad de Mortagne et qu'il était le père de la propriétaire du château de Ponthual, le domaine voisin de la « Maison du Bonheur ».

A cette révélation, Amélie se troubla, et ce fut elle qui donna le signal du retour.

La carriole emporta ses trois excursionnistes, et Conrad demeura seul reprit son visage triste et son rêve sombre.

Le lendemain — Camille s'en souvenait comme d'hier — les hirondelles étaient arrivées de l'Orient.

Combien de temps Amélie avait lutté contre le sentiment que dès le premier instant elle avait ressenti pour le comte, c'est ce que Camille n'était pas assez fin pour déterminer.

Il savait seulement que lui, Camille, avait été conquis tout de suite à ce diable de Conrad en qui il voyait l'idéal du mari rêvé jadis pour sa sœur, et son beau-frère d'élection ; que Violetta l'appelait : son bon ami ; qu'il aimait à l'adoration, et que l'on vivait heureux, tous les quatre, dans la « Maison du Bonheur », la bien nommée.

Pour le reste, il chassait, pêchait, canotait, élevait ses abeilles et fumait sa pipe.

Lorsque l'idée de se marier lui venait, le soir, par les chaudes nuits de juillet, avec les éclats de rire des couples, l'oncle Camille s'apostrophait en ces termes :

— Oubies-tu, vieux racorni, que la « Maison du Bonheur » est la dot de Violetta ? Et ce devoir éternel finissant par l'endor mir les idées sans doute et sidant un peu.

Si seulement qu'elle la carriole sur le chemin du Guildo, notre récit doit courir encore pour la rattraper. Heureusement qu'un petit accident vient d'en retarder le marche.

— Mon furet ? s'est écrié Yves subitement réveillé, j'ai perdu mon furet. Stop ! Le vieux petit cheval à poils longs s'arrêta.

Amélie et Violetta en profitèrent pour descendre et aider le valet à retrouver son furet, car Yves avait la vue faible et pour rien au monde il n'eût consenti à porter ses lunettes quand il avait l'honneur de conduire ses maîtres.

On rétrogradait et, au bout de quelques instants, Violetta aperçut le furet suspendu à un bouc, où il se balançait enroulé par la queue, comme un singe par la queue, et pour flatter les illusions que le vieux serviteur avait sur sa vue, elle le lui fit retrouver.

« Je ne me serais pas consolé de l'avoir perdu, disait Yves. Le furet pour un bon cocher est l'épée pour un gentilhomme ! »

Il proférait ces sortes de sentences avec la pompe qui convient aux apôtres in-discutables.

Un quart d'heure après, on atteignait au Guildo, ou Camille, parti dès le matin et à la fraîcheur de l'aube, attendait la venue des siens.

« C'est singulier, observa Violetta, je me figurais que les monnaies générales. En deux ans cependant elles n'ont pas pu diminuer de tout ce qui leur manque dans mon souvenir ? »

— Il y a deux ans, tu n'avais que huit ans. Les choses n'ont point diminué, c'est ton âme qui a grandi !

Elle lui fit la réponse de la mère. Elle entraîna doucement Violetta vers les praux dévorés par la mousse, le fichen, le perce-pierre et les sauges, et se pencha sur elle. Et tandis que Camille regardait danser les barques dans le petit mascaret produit par la rencontre du torrent et de la mare, la mère et la fille s'assirent à l'endroit même où, une fois celui que Violetta appelait : « le bon ami ».

Et

« Vous n'avez pas sans but en effet qu'Amélie avait amené, sous prétexte de promenade, sa fille au Guildo. »

Depuis un an, Violetta en avait compté les jours et les mois, — Conrad de Mort-

agne était absent de la « Maison du Bonheur », Rappelé subitement à Paris par une lettre impérieuse, à laquelle il devait obéir, car elle exprimait la dernière volonté d'une mourante, le comte avait dû quitter sa chère famille bretonne, pour aller finir les yeux de sa femme légitime, Cléa de la Toussie, comtesse de Mortagne.

Car il était marié, et cette fatalité expliquait complètement qu'il n'eût pas épousé la mère de Violetta. Elle excusait aussi peut-être Amélie d'avoir mal résisté à la passion que la Providence lui avait envoyée comme compensation à tant d'infortunes.

Seule, ou peu s'en faut, dans toute la presqu'île, Violetta ignorait la double situation du « bon ami ».

On avait été obligé de trouver au départ de Conrad des prétextes à peu près plausibles. Il avait fallu styler Camille et bien lui entrer dans la crâne une histoire de notaires, de fortune compromise et de séjour indispensable d'un mois à l'étranger, et préparer une séparation dont tous souffraient.

Cette séparation elle-même n'avait été qu'un déguisement. Conrad était parti, le cœur brisé et plein de noirs pressentiments. Violetta s'était évanouie dans les bras de sa mère, et Camille était si troublé qu'il était entré dans la mer sans s'en apercevoir, derrière le bateau qui emportait le comte.

Pendant un mois, Violetta répondit à toutes les lettres de Conrad. Le mois écoulé, l'enfant, implacablement droite, et n'ayant plus que qu'un point une parole donnée, somma le comte de revenir.

Elle lui accorda huit jours, et puis elle n'écrivit plus. Mais elle tomba malade, et depuis sa convalescence elle ne prononçait même plus le nom du « bon ami ».

Les enfants ne croient point à l'impossi-

ble dans l'affection, et Violetta, nature ardente, élevée dans la solitude, et croyait moins encore que tout autre enfant. D'ailleurs n'avait-elle point été gâtée au delà de la vrassemblance par ces trois êtres qui, depuis sept ans, ne vivaient qu'en elle et que pour elle ?

« Vous n'avez pas sans but en effet qu'Amélie avait amené, sous prétexte de promenade, sa fille au Guildo. »

Depuis un an, Violetta en avait compté les jours et les mois, — Conrad de Mort-

agne était absent de la « Maison du Bonheur », Rappelé subitement à Paris par une lettre impérieuse, à laquelle il devait obéir, car elle exprimait la dernière volonté d'une mourante, le comte avait dû quitter sa chère famille bretonne, pour aller finir les yeux de sa femme légitime, Cléa de la Toussie, comtesse de Mortagne.

Car il était marié, et cette fatalité expliquait complètement qu'il n'eût pas épousé la mère de Violetta. Elle excusait aussi peut-être Amélie d'avoir mal résisté à la passion que la Providence lui avait envoyée comme compensation à tant d'infortunes.

Seule, ou peu s'en faut, dans toute la presqu'île, Violetta ignorait la double situation du « bon ami ».

On avait été obligé de trouver au départ de Conrad des prétextes à peu près plausibles. Il avait fallu styler Camille et bien lui entrer dans la crâne une histoire de notaires, de fortune compromise et de séjour indispensable d'un mois à l'étranger, et préparer une séparation dont tous souffraient.

Cette séparation elle-même n'avait été qu'un déguisement. Conrad était parti, le cœur brisé et plein de noirs pressentiments. Violetta s'était évanouie dans les bras de sa mère, et Camille était si troublé qu'il était entré dans la mer sans s'en apercevoir, derrière le bateau qui emportait le comte.

Pendant un mois, Violetta répondit à toutes les lettres de Conrad. Le mois écoulé, l'enfant, implacablement droite, et n'ayant plus que qu'un point une parole donnée, somma le comte de revenir.

Elle lui accorda huit jours, et puis elle n'écrivit plus. Mais elle tomba malade, et depuis sa convalescence elle ne prononçait même plus le nom du « bon ami ».

Les enfants ne croient point à l'impossi-

ble dans l'affection, et Violetta, nature ardente, élevée dans la solitude, et croyait moins encore que tout autre enfant. D'ailleurs n'avait-elle point été gâtée au delà de la vrassemblance par ces trois êtres qui, depuis sept ans, ne vivaient qu'en elle et que pour elle ?